



OCTAVE MOLLIÈRE

TUÉ SOUS MAUBEUGE, A ÉLESMES, LE 4 SEPTEMBRE 1914

Promotion 1910. — Lettres.

Quand nous vîmes Mollière pour la première fois, nous remarquâmes sa haute stature, sa tenue correcte, l'air grave que lui donnaient une barbe abondante et un lorgnon. Il nous parut âgé et quelque peu distant. En réalité, Mollière ⁽¹⁾ comptait parmi les plus jeunes d'entre nous, et une âme débordante de jeunesse vivait en lui. Ce n'est pas qu'il n'y eût dans sa personne une réelle gravité. Elle se marquait pendant les cours; ses anciens maîtres peuvent dire s'il fut attentif à profiter de leur enseignement et s'il manifesta un souci constant de culture intellectuelle; nous nous rappelons que l'un d'entre eux, professeur dans une matière réputée ardue, crut devoir l'en complimenter chaudement.

Nous n'avons connu personne, d'autre part, qui ait eu un plus grand souci de dignité morale. Ses convictions reli-

(1) Né à Beuthen (Nord) le 11 avril 1890.

gieuses étaient certainement pour beaucoup dans le sérieux de sa conduite. Elles s'imposaient au respect et à la sympathie de tous par leur profondeur et leur discrétion ; s'il les avouait sans la moindre fausse honte, il se montrait d'une tolérance parfaite ; et nul, parmi nous, dans ses rapports de camaraderie ou d'amitié avec Mollière, n'a jamais été gêné par la différence des croyances ou des opinions.

Il fut aimé chèrement, comme il aima. Ceux qui ont le plus approché Mollière se rappellent son amitié comme un des traits les plus doux et les plus regrettés de leur propre jeunesse. Ils avaient eu avec lui la plus sincère, la plus reconfortante intimité. Mollière leur donnait l'exemple d'un abandon complet, presque candide ; comme il leur demandait de l'aider lorsqu'il était dans la peine, il leur venait en aide avec joie, allant de lui-même au sacrifice, lorsqu'il s'agissait d'assurer leur confort, leur quiétude, leur bonheur...

Nous nous plaisions à lui prodiguer d'affectueuses taquineries, auxquelles donnaient lieu de préférence ses fréquents enthousiasmes ; il les supportait avec une urbanité parfaite. Ame charmante ! Rare et harmonieux accord d'une ardeur généreuse et d'une souriante indulgence...

Quand Mollière aurait été moins aimant, il nous aurait conquis par la saine gaieté qu'il répandait sur nos réunions. Il avait dans l'esprit une spontanéité et une verdeur que ses maîtres ont remarquées, et qui donnaient leur sel à nos bavardages ou à nos disputes académiques. Nous gardons aussi le souvenir des émotions délicates que nous ont procurées ses dons exceptionnels de musicien : elle nous caresse encore, cette voix de volume ordinaire, mais si chaude et si prenante ! Pendant ses vacances il réunissait les enfants d'Ohis, village de Thiérache où résidait sa famille avant que l'invasion l'en eût chassée, et leur apprenait à chanter. Tous les amis d'Octave l'ont entendu parler avec émotion de cette musique et de cet auditoire, auxquels il associait tendrement la pensée d'une sœur chérie. M^{lle} Mollière, en effet, dont les aptitudes et les dispositions naturelles étaient semblables

aux siennes, collaborait avec lui dans cette œuvre charmante.

Son père, officier des Douanes, avait résidé à Blamont, dans la montagne jurassienne; Octave gardait un souvenir ému à leur vie de là-haut, et au pays lui-même. Puis il avait habité la Thiérache, qui l'avait conquis; nous nous rappelons les agréables pages qu'elle lui inspira dans un mémoire géographique présenté à M. Weulersse, auxquelles le distingué professeur fit les honneurs de la lecture à haute voix.

La forêt et la pelouse attiraient Mollière; notre parc de Saint-Cloud eut-il jamais d'ami plus fervent, la campagne parisienne, de visiteur plus compréhensif? Ceux qui furent ses compagnons de promenade ou de randonnée se rappellent sa plénitude de contentement, sa résistance à la fatigue, l'enthousiasme communicatif dont il ne se départait pas.

Nous avons retrouvé Mollière à Joinville, de mai à juillet 1913. Il profita de son stage avec l'ardeur qui lui était coutumière. A Saint-Cloud déjà, il s'était fait remarquer pour son goût des exercices physiques; il voulait être fort; il le voulait pour que la santé de son corps entretînt celle de son âme, pour qu'un équilibre harmonieux se conservât en lui. Il n'était pas un sportsman, il ne recherchait pas la performance; mais la joie du mouvement, le gain physiologique réalisé par un corps naturellement vigoureux et dont il aimait à constater le développement progressif, la sérénité que l'exercice ramène dans le cœur, tout cela lui paraissait d'importance, et il consacrait à la culture physique une partie notable de ses loisirs.

En 1914, pendant sa deuxième année de service militaire, il fut nommé sous-lieutenant de réserve. Il réussit parfaitement dans ses nouvelles fonctions; ses qualités physiques, sa vive intelligence, sa foi patriotique devaient faire de lui un admirable officier. Il fut apprécié à sa valeur; et ses supérieurs le pressèrent pour qu'il restât dans l'armée active.

Mollière, qui avait joué de malchance à l'examen du professorat, qui savait son père très favorable à son entrée dans

la carrière où lui-même avait servi avec honneur, hésita longtemps. Il voulait que sa décision fût absolument conforme au devoir ; or des scrupules l'assaillaient ; dans une lettre à M. Bonnarc, datée du 15 juillet 1914, il disait sa grande tristesse de quitter la voie dans laquelle il s'était engagé avec tant de confiance, de se séparer de camarades avec lesquels il avait compté être lié pour la vie, par le travail à la même œuvre. « Partout où je passerai, ajoutait-il, je m'efforcerai de faire honneur à Saint-Cloud, dont je suis fier d'être l'élève. L'École, elle non plus, ne reniera pas, je l'espère, un de ses enfants qui chérit son souvenir. »

Ces lignes étaient écrites de Maubeuge, le 15 juillet 1914.

On souffre à penser combien la guerre, pendant les quelques semaines qu'il en a vécues, a été sombre et douloureuse pour ce cœur ardent.

Le 145^e d'infanterie, unité dans laquelle servait Octave Mollière, était resté à Maubeuge, attendant les événements, lorsque la place fut investie.

M. Mollière père, réfugié à Brax (Lot-et-Garonne), donne sur la mort de son fils les renseignements suivants :

« C'est le 4 septembre 1914, au combat d'Élesmes (Nord), qu'il est tombé, mortellement frappé de trois balles, alors qu'en tête de sa section il s'élançait vers l'ennemi. En tombant, il fit le signe de la croix, et dit encore : « Mes amis, faites votre devoir. » Au même moment, le régiment était fait prisonnier. Ces détails me furent donnés par son chef de compagnie, le lieutenant Delcroix, du 145^e, lorsqu'il revint de captivité. Il me fit le plus grand éloge de la belle attitude de mon fils sur la ligne de feu. Je fus informé officiellement en janvier 1917 de la mort d'Octave. Voilà tout ce qu'il m'a été possible d'apprendre à ce sujet (1). »

M. GEORGES.

(1) Octave Mollière est l'objet d'une proposition pour une citation posthume.